

3 et 10 sept. 21

jardin sauvage domestique nature

Conférences-lectures par la médiéviste Viviane Griveau-Genest
Une invitation d'Ondine Cloez, dans le cadre de sa résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers

Les Laboratoires d'Aubervilliers



3 et 10 sept. 21

jardin sauvage domestique nature

Conférences-lectures par la médiéviste Viviane Griveau-Genest

Une invitation d'Ondine Cloez, dans le cadre de sa résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers

Pousser la porte d'un jardin, c'est aussi pousser la porte du rêve, de l'imaginaire, des sens, de l'histoire... Les jardins médiévaux n'y font pas exception, et sont très en vogue. Pourtant, si on laisse un peu de côté les effets de mode et leur miroir déformant, que sait-on au juste des jardins du Moyen-Âge ?

Nous vous proposons donc deux conférences dans deux espaces contrastés, côté friche et côté jardin, pour redécouvrir l'histoire de plantes compagnes connues, ou moins connues, et, au fil des textes et des images, vous perdre en forêt à la suite d'un chevalier, tomber amoureux/ amoureuse... ressusciter, savoir enfin qui est Hildegarde de Bingen, discuter écologie et anthropocène... ou laisser résonner la mythologie celtique en vous.

Viviane Griveau-Genest est médiéviste; elle s'est spécialisée dans l'étude de l'art oratoire médiéval et a travaillé sur le cycle de Tristan et Yseult, et les adaptations de textes médiévaux dans la littérature jeunesse. Elle enseigne dans plusieurs universités franciliennes la littérature et la langue médiévale, a publié aux PURH un ouvrage sur les *Lais* de Marie de France et s'investit dans de nombreuses activités de vulgarisation scientifique. Elle habite Aubervilliers où elle exerce une activité d'écriture littéraire : actuellement, elle travaille sur un recueil de prose et poésie, *les Lais* du jardin dans le cadre de la défense des jardins ouvriers des Vertus.

« Une brève histoire des jardins » p. 11 Gilles Clément

« Le premier jardin de l'Histoire n'est pas celui des livres d'Histoire mais de l'histoire des peuples qui au cours du temps – quelle que soit l'époque – ont cessé leur activité nomade pour se fixer en un point de leur territoire. »

Mélusine

Jean d'Arras, trad. Jean-Jacques Vincensini

« Elinas chassait près de la mer, dans une forêt où jaillissait une très belle source. Pris d'une soif impérieuse, Elinas se dirigeait vers cette fontaine, il en était tout proche quand il entendit une voix qui chantait si mélodieusement, qu'il crut au premier abord, que c'était celle d'un ange, puis il comprit bien vite, à sa douceur singulière, qu'il s'agissait d'une voix féminine. Pour éviter que son cheval ne fasse trop de bruit, il descendit de sa monture et l'attacha à une branche, puis avança à petits pas vers la fontaine, en se dissimulant soigneusement sous les branchages et les arbrisseaux. Quand il en fut tout près, il aperçut la plus belle dame qu'il eût jamais vue. Il fit halte, ébloui par le spectacle qu'offrait

la beauté de cette femme qui ne cessait de chanter plus mélodieusement et doucement qu'aucune sirène, fée ou nymphe. Le roi s'arrêta alors, fasciné tout autant par sa beauté et sa noble élégance que par son chant si doux. Il se cacha de son mieux parmi les arbrisseaux de crainte d'être aperçu. Ah ! sa chasse et sa soif étaient bien oubliées ! Absorbé par le chant de la dame, il ne savait plus si c'était le jour où la nuit, s'il dormait où s'il veillait. »

Guigemar, Lais **Marie de France** éd. **La Pléiade**

« De bon matin, Guigemar pénètre dans la forêt car il apprécie fort le plaisir de la chasse. Ils étaient sur la piste d'un grand cerf et lâchèrent les chiens. Les veneurs courent devant et le jeune homme rôde à l'arrière. Un serviteur lui porte son arc, son couteau et son chien ramasseur. Guigemar voudrait bien avoir l'occasion de tirer une flèche avant de quitter la forêt. Au milieu d'un épais buisson, il aperçut une biche et un faon. Cette bête était toute blanche avec des bois de cerf sur la tête. Les cris du chien la font bondir. Guigemar tend son arc et tire sur elle ; il l'atteint au front ; elle s'écroule aussitôt. La flèche fait ricochet et revient frapper

Guigemar de manière à traverser la cuisse jusqu'à atteindre le cheval obligeant Guigemar à mettre pied à terre. Il tombe à la renverse sur l'herbe drue, tout à côté de la bête qu'il avait visée. Elle était blessée, avait très mal et gémissait puis elle prononça ces mots : « Hélas ! Je vais mourir et toi, jeune homme qui m'a blessée, que telle soit ta destinée : puisses-tu ne jamais trouver la guérison ! Ni herbes, ni racines, ni médecin, ni potion ne pourront te guérir de la plaie que tu as dans la cuisse avant que te guérisse celle qui souffrira pour l'amour de toi de si grandes peines et une telle douleur que jamais aucune femme n'en souffrit de semblables. Et toi, tu souffriras autant pour elle [...]. »

Yvain, ou le chevalier au lion
Chrétien de Troyes,
trad. Jean-Marie Fritz

« Je ne m'étais guère éloigné du château quand je trouvai, dans un lieu défriché, des taureaux sauvages et surexcités qui, tous, se battaient entre eux ; ils faisaient si grand bruit, et manifestaient une telle férocité, un tel orgueil que, pour dire la vérité, je dois admettre que je reculai de peur car nulle bête n'est plus féroce ni plus orgueilleuse que le taureau. Un rustre qui ressemblait à un maure, immense et excessivement hideux, bref,

une créature si laide qu'on ne saurait l'exprimer en paroles, était là, assis sur une souche, une grande massue à la main. Je m'approchai du rustre et je vis qu'il avait la tête plus grosse que celle d'un cheval, ou de n'importe quelle autre bête ; les cheveux en désordre, un front pelé qui mesurait bien deux emfans en largeur ; de grandes oreilles velues comme celles d'un éléphant ; de gros sourcils et un visage plat, des yeux de chouette et un nez de chat, la bouche fendue comme celle d'un loup, des dents de sanglier aigues et jaunâtres, la barbe noire et les moustaches tordues et le menton soudé à la poitrine avec une longue échine déformée et bossue. Il était appuyé sur sa massue et vêtu d'un habit vraiment étrange, n'employant ni le lin ni la laine, mais il portait, attaché à son cou, deux peaux nouvellement écorchées provenant de deux taureaux ou de deux bœufs. Je ne savais pas s'il voulait lever la main sur moi ni ce qu'il avait l'intention de faire, mais je me préparai à me défendre jusqu'au moment où je vis qu'il se tenait debout, tout droit, sans bouger. [...] Je crus qu'il était privé de raison et qu'il ne savait parler. Néanmoins je m'enhardis jusqu'à lui dire « Va, dis-moi si tu es ou non une bonne créature. - Je suis un homme me répondit-il. - Quelle espèce d'homme es-tu ?

- Tel que tu me vois. Je ne suis jamais autre.
- Et que fais-tu ?
- Je reste ici et je garde ces bêtes dans ce bois.
- Tu les « gardes » ? Par Saint Pierre de Rome, mais elles ne connaissent pas l'homme ! Je ne crois pas qu'on puisse, ni en plaine, ni en forêt garder une bête sauvage ni dans aucun autre lieu, de quelque manière que ce soit si elle n'est pas attachée ou enfermée.
- Pourtant je les gouverne, si bien qu'elles ne sortiront jamais de ce parc.
- Et comment fais-tu ? Dis-moi la vérité ?
- Il n'y en a pas une seule qui ose bouger dès qu'elles me voient approcher, car, quand j'arrive à m'emparer de l'une d'entre elles, je l'étreins si fort, à plein corps de mes poings que j'ai durs et puissants que les autres tremblent de peur et se rassemblent autour de moi comme pour crier grâce. »

Le Roman de Tristan
Béroul, trad. Daniel
Lacroix, Ph. Walter

« Tristan part avec la reine ; ils quittent la plaine et se dirigent vers la forêt en compagnie de Gouvernal. Yseut se réjouit ; elle ne souffre pas à présent. Ils sont dans la forêt de Morrois et passent une nuit sur la hauteur. Maintenant, Tristan

est tout autant en sécurité que s'il se trouvait dans un château entouré de murailles. [...] Tristan construit sa loge. Avec l'épée qu'il tient en main, il coupe les branches. Il façonne un toit de feuillage. Yseut la jonche d'un épais tapis de verdure. [...] Seigneurs, ils ont longtemps vécu ainsi au fin fond de la forêt ! Ils séjournent longtemps dans ce désert. [...] Tristan connaît beaucoup de peines et d'épreuves. Il n'ose pas toujours rester au même endroit. Il ne couche pas le soir là où il s'est levé le matin. Il sait bien que le roi le fait chercher et qu'un ban a été proclamé sur ses terres afin que quiconque le trouverait le capture. Dans la forêt le pain leur manque beaucoup. Ils vivent de venaison et ne mangent rien d'autre. Qu'y peuvent-ils si leur teint s'altère ? Leurs habits tombent en lambeaux ; les branches les déchirent. Ils fuient longtemps à travers le Morrois. »

« Le Frêne », *Lais*
Marie de France,
éd. La Pléiade

« La dame malveillante fut enceinte la même année, également de deux enfants ! Voilà sa voisine vengée. Elle porta les enfants jusqu'à l'accouchement ; elle eut deux filles et cela l'affligea. Elle en souffrit terriblement et se lamentait en elle-même :

« Malheureuse que je suis !
Que vais-je faire ! Plus jamais je
n'aurai estime ni considération.
Je suis déshonorée, c'est la
vérité ! Mon mari et tous ses
parents n'auront plus jamais
confiance en moi lorsqu'ils
apprendront ce qui est arrivé. Je
me suis moi-même condamnée
en disant du mal de toutes
les femmes. N'ai-je pas dit
qu'il n'était jamais arrivé et
que l'on n'avait jamais vu
qu'une femme pût avoir deux
enfants ; il me semble que rien
de pire ne pouvait m'arriver.
Celui qui raconte médisances
et mensonges sur autrui ne
sait jamais ce qui lui pend au
nez ! Il arrive que l'on critique
plus louable que soi. Pour me
préservir de la honte, il faut
que je tue l'un de mes deux
enfants. Je préfère me racheter
devant Dieu plutôt que de
m'infliger honte et déshonneur. »
Les femmes présentes dans
la chambre se mirent à la
réconforter et lui dirent qu'elles
ne supporteraient pas une chose
pareille : il ne faut pas prendre
à la légère la mort d'un être
humain. La dame avait une
suivante issue d'une excellente
famille. [...] Cette jeune fille
entendit sa maîtresse pleurer,
se lamenter et se plaindre
douloureusement. Elle en fut
profondément affectée ; alors
elle alla la voir et la réconforta.
« Ma dame, lui dit-elle, tout cela
ne sert à rien. Cessez de vous
désoler et vous ferez bien !
Donnez-moi l'un des enfants, je

vous en délivrerai si bien que
vous ne serez pas déshonorée
et vous ne la verrez plus jamais.
Je l'exposerai à la porte d'un
couvent où je la déposerai saine
et sauve. Un homme de bien la
trouvera et, s'il plaît à Dieu, il la
fera élever.
[...] La jeune femme prit l'enfant
et sortit de la chambre. La nuit,
dans l'obscurité la plus totale,
elle quitta la ville et prit un grand
chemin qui la conduisit dans la
forêt. Elle le suivit à travers tout
le bois et sortit de l'autre côté
avec l'enfant, sans jamais quitter
cette voie. Plus loin, sur la droite,
elle entendit les chiens aboyer et
des coqs chanter. Là, elle pense
trouver une ville ».

« Bisclavret », *Lais* **Marie de France**

- Par ma foi, [...] je suis dans un
tel effroi, les jours où vous me
quittez ! Le matin, quand je me
lève, j'en souffre beaucoup et
je crains tant de vous perdre
que, si vous ne m'apportez pas
un prompt réconfort, je risque
d'en mourir. Dites-moi donc où
vous allez, où vous êtes, où vous
demeurez. A mon avis, vous
aimez une autre femme mais s'il
en est ainsi, vous commettez le
mal.

- Dame, fait-il, pitié au nom de
Dieu ! Il m'arrivera malheur si
je vous le dis car je perdrai mon
amour pour vous et causerai
ma propre perte. » [...] A force

de le flatter et de le cajoler, elle finit par obtenir qu'il lui raconte son aventure ; il ne lui cacha rien. « Dame, je deviens un bisclavret. Je pénètre dans cette grande forêt, et au plus profond des bois, je vis de proies et de rapines ». Quand il lui eut tout raconté, elle lui demande de préciser s'il enlève ses vêtements ou s'il les garde. « Dame, répond-il, j'y vais tout nu. - Dites-moi au nom de Dieu, où sont vos vêtements ? - Dame, cela je ne peux vous le dire car si je les perdais et si on me découvrait en train de les ôter, je resterais bisclavret à tout jamais. Il n'y aurait plus pour moi aucun recours tant que l'on ne m'aurait pas rendu mes vêtements. C'est pour cela que je veux garder le secret sur tout cela. - Seigneur, vous êtes celui que j'aime le plus au monde. Vous ne devez rien me cacher ni me redouter en quoi que ce soit. [...] » Elle le tourmente et le harcèle tant qu'il ne put que lui révéler l'affaire. « Dame, dit-il, à côté de ce bois, près du chemin que je prends, se trouve une vieille chapelle qui souvent me rend grand service. Là se trouve une pierre lée et creuse, en dessous d'un buisson. J'y dépose mes vêtements jusqu'à ce que je rentre à la maison. » La dame écoute ce récit prodigieux et en rougit de peur ; cette aventure la plonge dans l'effroi. Elle réfléchit aux différents moyens de se séparer de son mari ; elle ne veut plus coucher avec lui. »

Saint Bernard de Clairvaux

« Les deux collines où s'étend le territoire du monastère sont
« l'une féconde en vignes, l'autre fertile en blé, fournissant agrément à la vue et commodité à l'usage. » En leur sommet, le travail de défrichage des moines permet « au chêne solide de saluer les étoiles de sa tête altière, au tendre tilleul de déployer ses bras, au frêne souple de se dresser librement, au large hêtre de s'étendre... »

Etymologies, XVII, 10, 1 Isidore de Séville

« Le jardin (hortus) s'appelle ainsi parce qu'il y naît (oriatur) toujours quelque chose. En effet, alors que le reste de la terre produit quelque chose une fois par an, le jardin n'est jamais

sans fruit. Légume (olus) vient de nourriture (ab alendo) parce qu'à l'origine les hommes se nourrissaient de légumes avant de manger des céréales et de la viande. Ils se nourrissaient seulement des fruits des arbres et de légumes comme les animaux se nourrissent d'herbe. »



BNF Fr. 247, fol. 3, Flavius Josèphe, Les antiquités judaïques, enluminure de Jean Fouquet, « Adam et Eve au paradis ».



Oxford Ms. Douce 195, *Le Roman de la Rose*, enluminure de Robinet Testard,



« **Noria** », *Besançon*, BM 1360, XV^e siècle



« **La Figue** », BNF arsenal, 1673, F° 102, v°



Dolique, Platearius, *Le livre des simples médecines*, vers 1480 Paris, BnF, 12322 fol. 157v

Hortulus, VII, v. 99-151
Walahfrid Strabon, trad.
P. Bourgain

La courge qui cherche les hauteurs, jaillissant d'une pauvre petite graine, des boucliers de ses feuilles génère une ombre immense, et jette les cordages de ses nombreux rameaux. Et comme le lierre entrelace de ses frondaisons l'orme élevé, et depuis le sol envoie ses bras allongés tout autour du tronc, et atteint le sommet, et masque de sa couverture verdoyante les rides de l'écorce ; comme la vigne arborescente, lorsqu'elle s'est attachée à un arbre, en habille les hauteurs des guirlandes de ses pampres, et se hisse de ses propres moyens vers les hauteurs (et on peut apercevoir la grappe rougissante qui pend parmi un feuillage étranger, le raisin charge ces espaliers verdoyants, et les vrilles se faufilent au plus loin dans les hautes frondaisons) ainsi ma courge à moi, jaillissant de sa racine fragile, se plaît aux fourches disposées pour la soutenir. Elle embrasse de ses ongles aigus les palis d'aulne. Pour qu'aucune rafale déchainée ne puisse l'arracher, elle tend une vrille à chacun de ses nœuds, et comme chacun produit une double attache, elles saisissent leur étai des deux côtés, à droite et à gauche. Et comme les fillettes filant, étirent la douce laine et en vastes spires réduisent en de belles pelotes

toute la longueur du fil, ainsi les courroies vagabondes de la courge serrent les échalis en tortillons serrés et entourent aussitôt les baguettes arrondies et apprennent vite, grâce aux forces d'autrui, à escalader les toits élevés des pergolas couvertes de leur avancée rapide comme une nage. Mais qui pourra s'émerveiller assez des fruits qui pendent ici et là des rameaux ? Sur toute leur circonférence, ils sont dessinés aussi précisément que le bois tourné, poli en son milieu, qui s'adapte à l'axe du tour. Ils commencent par une mince pointe oblongue et portent sous ce cou gracile des corps volumineux, puis ce vaste poids se resserre en flancs arrondis. Mais l'essentiel, c'est son ventre, qui nourrit à l'intérieur, bien séparés dans leur prison caverneuse, de nombreuses graines qui peuvent te promettre une récolte tout aussi abondante. Bien plus, ces fruits, lorsque le temps est encore doux, avant que l'eau emprisonnée au secret de son ventre ne se raréfie lorsqu'arrive la fin de l'automne, et que l'écorce du fruit ne sèche alentour, nous les voyons souvent figurer parmi les nourritures opulentes, et s'imbiber de saindoux gras dans la poêle brûlante ; en morceaux sautés dans la graisse, ils prêtent tant de fois leur saveur tranquille aux mois suivants ! »

¶ Comment audit pays ya des pommes de paradis longues & ont au milieu le signe de la croix. Et d'autres pommes d'adam qui ont vng moÿs au couste.

¶ On trouue audit pays pommes longues en la saison appellees pommes de paradis: & ont bone saveur & quant on les coupe on trouue le signe de la croix; mais elles pourissent dedans sept iours. Et ya des pommes d'adam qui ont vng moÿs au couste.

¶ Comment le baume croist au dehors de la cite du chaire & vient sur petis arbres en vng champ/auquel ya vne fontaine que iesus crist fist en sa ieunesse & la maniere de congnoistre le baume.



Fig. 1. Pommes de paradis : « comment audit pays y a des pommes de paradis longues et ont au milieu le signe de la croix »... Remploi d'un bois gravé du XV^e siècle. Jean de Mandeville, *Voyage d'outremer*, s.l., 1523. Cl. C.E.I.M.-Fr. Garnier.

« Pomme d'amour », *Voyage d'Outremer*, Jean Mandeville, XV^e siècle



« Artichaud »
Grandes heures d'Anne de Bretagne, Jean Bourdichon, vers 1505, BNF Lat. 9474 f°7 v°



« Menthe pouliot »
Grandes heures d'Anne de Bretagne, Jean Bourdichon, vers 1505, BNF Lat. 9474, f° 10r°



« Fraises »
Grandes heures d'Anne de Bretagne, Jean Bourdichon, vers 1505, BNF Lat. 9474, f°54r°

Le Roman de la Rose **Guillaume de Lorris,** **trad. Armand Strubel**

« J'entrai alors par la porte qu'Oïseuse m'avait ouverte. Je fus ravi, gai et joyeux quand je fus à l'intérieur, et sachez que je me crus au paradis terrestre ; ce lieu était tellement délicieux qu'il me paraissait surnaturel. [...] Dans un endroit il y avait des rossignols, ailleurs des geais et des étourneaux, ailleurs de grandes troupes de roitelets et de tourterelles, de chardonnerets, d'hirondelles, d'alouettes et de mésanges. [...] Je m'en allais alors par un petit sentier plein de fenouil et de menthe, mais assez vite je trouvai Déduit, dans une chambre de verdure où il se tenait. Déduit y prenait ses ébats et il avait avec lui de très belles gens. [...] Ceux-ci s'étaient mis à danser une carole. [...] Quand j'eus bien vu l'apparence de ceux qui dansaient, j'eus envie d'aller visiter et d'explorer le verger pour admirer les beaux lauriers, pins, ormes, cormiers. [...] Le verger était tracé selon un carré, aussi large que long, très exactement. [...] Il y avait des pommiers, je m'en souviens bien, qui portaient des pommes grenades : c'est une bonne nourriture pour les malades. Il y avait en abondance des noyers qui portaient à la saison des fruits semblables aux noix de muscade, ni amères ni fades. Il y avait aussi quantité d'amandiers et on avait aussi planté des figuiers, de beaux

dattiers ; si on avait besoin, on y trouvait des clous de girofle, de la réglisse et toutes sortes d'épices de qualité, de la graine de paradis nouvelle, du gingembre, de l'anis et de la cannelle et maint autre épice délicieux qu'il fait bon manger à la fin du repas. Dans ce verger il y avait aussi des arbres de chez nous qui portaient des coings, des pêches, des châtaignes, des noix, des pommes et des poires, des nèfles, des prunes rouges et blanches, des cerises fraîches et bien rouges, des sorbes, des alises et des noisettes. Par ailleurs, tout le jardin était rempli d'oliviers et de cyprès qui ne poussent guère par chez nous. Il y avait de gros ormes branchus, et avec cela des charmes et des hêtres, des coudriers bien droits, des trembles et des frênes, des érables, de hauts sapins et des chênes. [...] Il y avait encore par endroits de claires fontaines sans bestioles ni grenouilles, à l'ombre des arbres : je ne pourrai pas vous dire leur nombre. L'eau s'écoulait par de petites rigoles et ruisseaux qu'avait fait faire Msg Déduit et cela faisait un bien doux friselis. [...] Grâce aux fontaines, il poussait autant d'herbe qu'il en fallait mais ce qui était encore plus beau, c'est que ce lieu avait la particularité d'être planté de fleurs : tous les jours, été comme hiver, on y trouvait des violettes superbes et des pervenches fraîches écloses, et encore des fleurs blanches, des jaunes et des vermeils en une profusion merveilleuse.



« Une brouette », Cambrai, BM, Ms 102, f° 273



« Bêche d'entendement »
La Cité des dames, Die Lof der vrouwen, Christine de Pisan, maître du livre de prière de Dresde, vers 1475, Bruges.

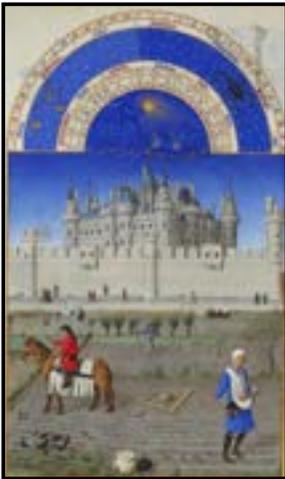


« Brouette », BNF, Fr. 95, f° 24v°

***Carmina Burana*, 137**

trad. Pascale Bourgain

Il revient, le printemps désiré
Avec bonheur
Eblouissant et décoré
De toutes fleurs
Les oiseaux font leur chant si doucement !
Le bois est reverdi
Les champs sont réjouis
Totalement
[...]



« **Le mois d'octobre** »,
*Les très Riches heures du
Duc de Berry*, Chantilly,
Musée Condé, Ms. 65, f°10



« **Le mois de février** »,
*Les très Riches heures du
Duc de Berry*, Chantilly,
Musée Condé, Ms.65, f°2



« **Le mois de juin** »,
*Les très Riches heures du
Duc de Berry*, Chantilly,
Musée Condé, Ms. 65, f°6



Illustration Vierge au jardinet de paradis, Hans Tiefertal (?), Rhin Supérieur, vers 1420, Peinture sur bois, Francfort, Städelche Kunstinstitut

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer 93300 Aubervilliers
01 53 56 15 90
bonjour@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES 
 **D'AUBERVILLIERS**